

Trotsky et les écrivains français, par Pierre Broué

CLT, numéro 21, mars 1986.

Ce numéro des Cahiers Léon Trotsky est le second qui soit consacré aux relations entre Trotsky et un groupe national d'intellectuels. Le numéro 19 avait traité de ses rapports avec « *les intellectuels des États-Unis* ». Le présent est consacré aux écrivains français et il a été préparé sous la direction de Gérard Roche sur ce thème qui est aussi celui de sa thèse en cours de rédaction.

Les différences sautent aux yeux. Ce n'est que tardivement que Trotsky a pris contact avec le milieu littéraire américain, lequel, avec des hommes aussi distingués que Max Eastman et Herbert Solow, est plutôt allé - à lui. En revanche, la littérature française a, de tout temps, et surtout après son premier séjour parisien, été au centre des préoccupations intellectuelles de ce militant qui fut aussi un écrivain et un critique. La bibliothèque du train blindé dans lequel le chef de l'Armée muge se déplaçait et colmatait les brèches pendant la guerre civile, comptait notamment deux livres français, les poèmes de Marcel Martinet, *Les Temps maudits* et ceux de Stéphane Mallarmé, peut-être plus inattendus.

Trotsky n'a jamais cessé de s'intéresser, dans la mesure de ses possibilités, à la littérature française, et notamment au cours de son dernier exil. Il est, dès les premières apparitions de Malraux dans le domaine des stars de la littérature, en liaison directe avec lui et tente d'utiliser son influence pour le faire connaître et éditer aux États-Unis. Il découvre Louis-Ferdinand Céline au cours des premiers mois de son dernier séjour en France, à Saint-Palais, se passionne au cours des longs hivers norvégiens pour la saga des *Hommes de Bonne Volonté*, découvre aux derniers jours de sa vie un grand écrivain dans l'inconnu Jean Malaquais.

Les contacts personnels sont pourtant rares, exception faite, bien sûr, de l'ami Marcel Martinet. Il y a la rencontre avec Malraux qui ne sera pas, comme on eût pu le penser, le point de départ d'une collaboration personnelle et politique. Après un splendide article dans *Marianne* sur l'exilé de Saint-Palais, André Malraux, entraîné par la grande vague du Front populaire, lui refuse son témoignage à l'époque de la grande traque des compagnons de Lénine en U.R.S.S. L'autre rencontre de Trotsky, ce sera avec André Breton, la figure de proue du mouvement surréaliste. Il s'intéresse à d'autres auteurs, souhaite que Jules Romains s'engage dans le combat contre les procès de Moscou, déplore les choix définitifs et autodestructeurs effectués par Céline, s'enquiert de l'évolution d'André Gide qu'il souhaiterait enrôler dans la bataille contre les impostures stalinienne. Familier de la littérature française du XIXe et du XXe comme il ne le fut jamais de la littérature américaine, il a connu des intellectuels américains et travaillé avec eux mais est resté loin des écrivains français à de rares exceptions. A-t-il même connu l'existence, dans les rangs de sa propre organisation, de celui dont Aragon écrivait en 1924 qu'il était « *l'homme qui défie le bon sens à chaque respiration* », « *Benjamin Péret aux belles cravates, un grand poète comme on n'en fait plus* » ?

Gérard Roche a prévu ici un champ aussi large qu'on pouvait le souhaiter dans un domaine aussi vaste. Laissant de côté les questions abordées dans d'autres numéros à propos des rencontres et des procès de Moscou, sur les relations avec Malraux par exemple, il a retenu des études qui donnent d'abord une place de choix au lien privilégié avec les écrivains du mouvement surréaliste. Il nous propose ici la reproduction du beau texte de Marguerite Bonnet, aujourd'hui introuvable, sur « *Trotsky et Breton* », son étude à lui sur « *la rencontre de l'aigle et du lion* », cœur de ce numéro ; un article de Fulvio Abramo et Dainis Karepovs sur le séjour brésilien de Benjamin Péret, fort mal connu jusqu'à présent. Un récit inédit de Jean Germain sur sa rencontre avec Trotsky complète cet aperçu. D'autres études ont été consacrées à d'autres intérêts de Trotsky en matière de littérature française. Claude Boyard s'est attaqué aux articles sur Céline, et Hilaire Touvet a tenté d'expliquer comment et pourquoi Trotsky avait rêvé que

Jules Romains devienne « *le Zola des procès de Moscou* ». En traitant de l'attitude d'André Gide à l'égard des procès de Moscou, Janine Robrieux a éclairé la valse-hésitation de l'ancien compagnon de route des *Nouvelles Nourritures Terrestres* et de son *Retour de l'U.R.S.S.* avec ses Retouches et son refus final d'aller au Mexique, donc de mettre le doigt dans un engrenage de combat qu'il ne désirait fondamentalement pas.

Notre grand désespoir, peut-être en même temps lâche satisfaction secrète, est que les articles, prévus ou imprévus, aient finalement pris toute la place, au détriment de documents qui nous paraissaient dignes d'intérêt et que nous aurions aimé faire figurer ici. Peut-être un jour, serons-nous moins « *pauvres* » et donc moins silencieux et pourrons-nous, non seulement écrire, mais redonner la parole aux écrivains muselés par le temps, rendre un auditoire aux poètes à la voix étouffée par le vacarme et la publicité, comme nous l'avons fait modestement pour les hommes morts à Vorkouta ou dans des combats obscurs.